

A l'assaut de l'imaginaire guerrier-héroïque : à propos de l'œuvre de Jean Norton CRU

A l'approche du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale, dont les répercussions sur tout le XX^e siècle ont été immenses, les commémorations et publications à son sujet vont se multiplier. La présentation de cet épisode majeur de l'histoire contemporaine continue cependant à souffrir de la persistance de représentations de la guerre contemporaine qui sont totalement inadéquates à sa réalité. C'est ce que nous permet de comprendre Jean Norton CRU.

Jean Norton CRU est né en 1879 à Labatie d'Andaure, canton de Saint-Agrève (Ardèche). Son père est pasteur d'origine paysanne ; sa mère anglaise appartient à une famille de médecins et d'ingénieurs (d'où son double prénom franco-anglais). L'éclatement de la Première Guerre mondiale le trouve professeur associé de littérature française au Williams College de Williamstown (Massachusetts). Il rentre immédiatement en France pour se faire enrôler et passe vingt-sept mois au front, notamment dans des secteurs particulièrement exposés (en Argonne en 1915, à Verdun en 1916). C'est *cette expérience directe* du combat et, plus largement, de l'existence du simple soldat dans la tranchée, par tous les temps et dans n'importe quelles circonstances, qui va lui servir de guide et de critère de jugement dans ses œuvres futures et qui le rendra si intransigeant à l'égard de toute espèce de mensonge ou d'affabulation à ce sujet.

En février 1917, il est détaché comme interprète auprès d'une division britannique ; puis, à partir du mois d'août de la même année, auprès d'une division d'infanterie états-unienne ; enfin, à partir de décembre 1917, il est instructeur à l'école des interprètes à Biesles près de Langres, chargé de leur enseigner non seulement la langue anglaise mais la civilisation nord-américaine. En septembre 1918, il est envoyé aux États-Unis comme conférencier dans une mission de propagande destinée à convaincre l'opinion publique du bien-fondé de l'intervention états-unienne dans la guerre européenne.

L'œuvre de CRU

Dès le début de 1915, alors même qu'il est encore dans les tranchées ou à l'arrière immédiat du front, Jean Norton CRU se met à lire les ouvrages divers (récits, mémoires, etc.) qui paraissent sur la guerre en cours. Il est d'emblé frappé par la fausseté générale de l'immense majorité de ces écrits, y compris de ceux qui sont censés avoir été écrits par des combattants, dans lesquels il ne retrouve absolument pas sa propre expérience. L'exemple type en est *Le Feu* d'Henri BARBUSSE, prix Goncourt en 1916, et qui restera une référence depuis lors au point de continuer à figurer dans des anthologies des récits de la Première Guerre mondiale.

A partir de 1923, ayant repris son poste d'enseignant au Williams College, Jean Norton CRU entreprend une étude systématique de tous les témoignages publiés depuis 1915 jusqu'en 1928, portant sur le front ouest, émanant de combattants engagés dans l'armée de terre française et n'ayant pas dépassé le grade de capitaine pendant la période sur laquelle ils témoignent. Ce sont ainsi plus de trois cents témoignages, qu'il soumet à une double critique externe (par confrontation avec des données objectives : situation effective du combattant et de son unité aux moments des faits rapportés, chronologie des engagements auxquels l'unité a participé, etc.) et interne (cohérence du témoignage, vraisemblance au regard des résultats accumulés par la critique des autres témoignages, etc.)

L'ouvrage, achevé courant 1928, intitulé *Témoins* et sous-titré *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants* édités en français de 1915 à 1928, est

refusé par tous les éditeurs auxquels Jean Norton CRU le présente. C'est que les conclusions auxquelles il parvient sont contraires aux opinions et représentations courantes de la guerre, surtout dans le contexte d'unanimisme patriotique et nationaliste qui prévaut alors en France. Jean Norton CRU se résout par conséquent à le publier à compte d'auteur en 1929. Malgré cela, l'ouvrage ne passe pas inaperçu de la critique, cependant partagée à son sujet.

L'année suivante (1930), Gallimard publiera une version abrégée de l'ouvrage précédent sous le titre ***Du témoignage***. Essentiellement pour répondre à la demande du public de disposer d'un ouvrage moins volumineux et moins coûteux, moins complexe aussi dans son maniement. Mais aussi pour répondre à un certain nombre de critiques soulevées par l'ouvrage précédent.

Ce second ouvrage fut traduit en allemand et publié en Allemagne. A l'arrivée des nazis au pouvoir, les exemplaires restants furent saisis et brûlés. Il fut également traduit et publié en Norvège. Une traduction anglaise en a été apprêtée mais n'a pas été publiée.

Les deux ouvrages tombent ensuite dans un oubli à peu près complet. *Du témoignage* devra attendre 1967 pour être réédité par Jean-Jacques Pauvert. Quant à *Témoins*, l'œuvre majeure de CRU, elle ne sera rééditée par les Presses Universitaires de Nancy qu'en 1993. Et, à ce jour, un seul ouvrage a été consacré à CRU par Frédéric ROUSSEAU, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry de Montpellier. Ce qui signifie clairement que CRU n'ait pas pu obtenir la reconnaissance qu'il attendait du public et, plus encore, des historiens travaillant sur la Première Guerre mondiale. Avant d'essayer d'en comprendre les raisons, voyons en quoi a consisté son travail historiographique.

Le travail historiographique de CRU

Tout le travail critique de CRU s'adosse à deux présupposés, qu'il explicite d'emblée et qu'il revendique avec force.

Premier présupposé. A quelques rares exceptions près, la science historique ne nous a pas, pour l'instant, enseigné ce qu'est la guerre - entendue ici au sens de ***la bataille***, de l'affrontement armé direct sur le terrain - Tout simplement parce qu'elle est elle-même pétrie de tout une « ***légende de la guerre*** », de ce que, pour ma part, j'appellerai désormais l'imaginaire guerrier ou héroïque, qui constitue une véritable falsification de la réalité de la guerre ainsi entendue.

Deuxième présupposé. Les seuls à détenir la vérité sur ce qu'est la guerre (toujours entendue au sens de la bataille) sont ***les combattants***, car eux seuls peuvent ***témoigner*** de sa réalité. A une expresse condition cependant : ***en croire leurs yeux et faire confiance à leurs tripes***, c'est-à-dire prêter crédit à leur expérience immédiate et porter honnêtement témoignage de ce qu'ils ont vu et vécu, y compris et surtout lorsque cela dément précisément toute « ***la légende de la guerre*** », tout l'imaginaire guerrier ou héroïque qui leur avait été précédemment enseigné.

Il y a là un renversement complet de perspective par rapport à la conception classique qui fait du combattant en tant que témoin direct un non-savant. Pour CRU, contrairement à ce que laisse entendre par exemple STENDHAL dans *La Chartreuse de Parme* ou, plus exactement à ce qu'on a voulu lui faire dire selon CRU, ce n'est pas Napoléon qui est capable de nous faire comprendre ce qu'a été Waterloo mais c'est bien Fabrice. Ce n'est pas le général en chef dirigeant ses armées, mais le simple combattant plongé au cœur même de la bataille, qui est seul en mesure de nous faire comprendre ce qu'est la bataille.

On devine immédiatement que ce second présupposé n'implique nullement d'accréditer n'importe quel témoignage mais de se montrer au contraire extrêmement circonspect à l'égard de tout témoignage, toujours suspect de falsifier en tout ou en partie la réalité de la guerre notamment sous le fard des représentations guerrières et héroïques. D'où précisément le projet de CRU : entreprendre une critique méthodique et systématique des témoignages existants pour y séparer le « bon grain » (les éléments de vérité) de « l'ivraie » (les mensonges et les affabulations). Ce qui suppose la mise au point d'une méthode rigoureuse, basée sur la double critique externe et interne précédemment mentionnée.

La principale conclusion générale à laquelle il parvient est qu'un grand nombre de témoignages examinés sont pollués et pervertis par la présence en eux de ce qu'il appelle « *quelques idées fausses sur la guerre* » - tel est le titre du chapitre V de *Témoins*. Ces « idées » sont en fait autant de clichés, d'images d'Epinal, de lieux communs, de *tropes* de l'imaginaire guerrier et héroïque traditionnel que tout le travail de CRU conduit à remettre en cause. Donnons-en deux exemples seulement :

« **La guerre est lutte** ». CRU montre au contraire que, dans la guerre contemporaine, menée avec des moyens et des armements mécaniques, la guerre n'a plus rien d'une lutte mettant aux prises des individus, dont l'un peut répliquer aux coups portés par l'autre : elle ne met plus face à face que bourreau et victime échangeant périodiquement leur rôle.

« **La charge, le choc, le corps à corps.** » Selon CRU, dans la guerre moderne et plus encore dans la guerre contemporaine, la charge n'aboutit jamais au choc et au corps à corps. Car, de deux choses l'une : ou bien la charge échoue bien avant d'atteindre l'ennemi, en étant anéantie par le feu défensif de ce dernier ; ou bien la charge réussit, et c'est que l'ennemi a été à son tour anéanti, qu'il a fui ou qu'il s'est rendu. Ainsi lorsque, à la suite d'une attaque, les assaillants parviennent à investir la tranchée ennemie, il n'y reste plus que des morts, des blessés qui ne sont plus en état de se défendre ou des vivants prêts à se rendre et nullement disposés à combattre. Et tous les récits de corps à corps sanglants dans les tranchées, dont les romans et films de guerre ont usé et abusé, ne sont que pures fictions.

Les raisons de l'échec de CRU

L'échec de CRU dans son entreprise de renouvellement de l'historiographie de la guerre s'explique essentiellement par la persistance de cette « **légende de la guerre** » qu'il s'est précisément proposé de dénoncer. C'est à cette légende que le public continue à s'attacher, encouragé en cela par la littérature et la cinématographie, y compris lorsqu'ils se veulent pacifistes en dénonçant « **les horreurs de la guerre** ».

Cette légende est ce que, pour ma part, je dénomme **l'imaginaire guerrier-héroïque**. J'entends par là un ensemble, plus ou moins cohérent, d'images, de scénarii, d'idées, de valeurs, qui exaltent l'affrontement guerrier (la bataille) au nom des vertus héroïques (de force physique, de courage et même de témérité, de sens du sacrifice, d'adresse, d'intelligence tactique et stratégique, etc.) qu'il est censé permettre aux hommes de manifester et, plus encore, de cultiver. Le présupposé de cet imaginaire est que ce sont ces vertus héroïques (leur présence ou leur absence, leur manifestation et leur réalisation plus ou moins intenses et constantes) qui décident toujours *in fine* de l'issue de l'affrontement.

La résistance offerte par cet imaginaire à sa dénonciation pourtant largement argumentée, de la part de CRU comme d'autres auteurs, tient à mon sens à deux raisons essentielles. La première, la moindre, est la **congruence de cet imaginaire avec le nationalisme** : le fétichisme de la nation comme seule communauté humaine

authentique ou, du moins, comme la plus authentique des communautés humaines. En effet, cet imaginaire constitue une des pièces essentielles du nationalisme, dans la mesure où il est seul capable de préparer et de justifier par avance le sacrifice qui peut être demandé à l'individu de sa propre existence à la réalisation des intérêts supérieurs de la nation, voire à la survie même de la nation. C'est dire que cet imaginaire remplit, de ce point de vue, une fonction idéologique majeure.

Mais il existe une seconde raison, sans doute plus essentielle, de **la résilience de cet imaginaire**. Je la vois dans l'expérience même de la guerre moderne et contemporaine, plus exactement dans le caractère essentiellement traumatique de cette expérience. Est traumatique toute expérience qui, d'une part, invalide la capacité symbolique de l'individu (sa capacité à former des représentations ou à user de représentations et, par conséquent, à donner sens à son expérience et à son vécu), tout en le soumettant, d'autre part, à un afflux inhabituel d'affects. Le traumatisme résulte précisément de la conjonction de ce double processus d'invalidation de la capacité symbolique et d'un raz-de-marée d'affects violents et incoercibles, d'autant moins maîtrisables précisément que le sujet ne parvient pas à les lier à des représentations.

Que l'expérience de la guerre contemporaine (toujours au sens de la participation directe au combat, de la bataille) soit traumatisante, c'est ce dont CRU, comme de très nombreux autres (combattants, journalistes, médecins, psychiatres), ont attesté. Or toute expérience traumatique tend à produire deux types de réactions de la part de celui qui la subit dès lors qu'il a à rendre compte de l'expérience traumatique, qu'il a à se faire témoin de ce qu'il a vécu :

- Ou bien **l'aphasie et le silence**. Le témoin se tait, tout simplement parce que les mots lui manquent pour dire son expérience, ce qu'il a fait, vu et vécu selon le cas. Les représentations à sa disposition pour dire la guerre réellement existante, représentations qui pour l'essentiel procèdent de l'imaginaire guerrier-héroïque, ne sont pas (ou plus) appropriées pour la rendre intelligible à lui-même et aux autres ; et le sujet étant incapable d'élaborer d'autres représentations, il se trouve en quelque sorte à court de représentation, incapable de symboliser. Ce qui est d'ailleurs une dimension de la situation traumatisante.

- Ou bien, au contraire, **la logorrhée et l'hyperbole**. Pour essayer de rendre intelligible à lui-même et aux autres son expérience, ce qu'il a fait, vu et vécu, le sujet investit en les exagérant jusqu'au délire les seules représentations de lui connues et des autres reconnues, celles que lui offre l'imaginaire guerrier-héroïque. Et il tente, par une exagération mi-consciente mi-inconsciente, par une enflure hyperbolique des tropes de cet imaginaire, de rendre compte de son expérience ; cette exagération étant justifiée à ses yeux par la nature proprement extraordinaire de l'expérience dont il s'agit de rendre compte. Et ce, qu'il se propose d'exalter la guerre dans une perspective patriotique-nationaliste ; ou qu'il se propose de la dénigrer et de la critiquer, dans une perspective pacifiste.

Et c'est ainsi que, de par sa nature traumatisante, l'expérience de la guerre contemporaine peut contribuer à perpétuer des représentations inadéquates de cette guerre qui se trouvent pourtant strictement invalidées par sa réalité.

Alain BIHR,
Professeur émérite de Sociologie à l'Université de Franche-Comté

3^e trim. 2013
Lettre n°62
Ref. : Mémoire